

Florilège pour un cinéma de toujours

BOST, Pierre. *La Matière d'un grand art – Écrits sur le cinéma des années 1930*, coll. Au Marbre, Le Raincy, Éditions La Thébaïde, 2017, 400 p.

Jean-Philippe Gravel

Volume 36, numéro 1, hiver 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87062ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2018). Compte rendu de [Florilège pour un cinéma de toujours / BOST, Pierre. *La Matière d'un grand art – Écrits sur le cinéma des années 1930*, coll. Au Marbre, Le Raincy, Éditions La Thébaïde, 2017, 400 p.] *Ciné-Bulles*, 36(1), 54–54.



BOST, Pierre. *La Matière d'un grand art – Écrits sur le cinéma des années 1930*, coll. Au Marbre, Le Raincy, Éditions La Thébaïde, 2017, 400 p.

Florilège pour un cinéma de toujours

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

On n'a presque pas couvert le répertoire des films que critique Pierre Bost dans *La Matière d'un grand art*; ce sont des films des années 1930, surtout; ceux des débuts du parlant, de la couleur; d'obscurs films russes, des bluettes françaises sentimentales parfois, qui ne semblent pas être dignes d'attention entre un ou deux films de Jean Renoir, un Carné, un Pagnol, un de ces piliers que Bost commente à mesure qu'ils sortent au petit bonheur de la production commerciale de cette époque. Il y a de tout là-dedans et l'on pourrait se demander: qu'est-ce que ça vaut de lire ça? Ça vaut beaucoup, en fait. Pour quiconque s'intéresse au métier de critique, Bost mérite de devenir une référence égale à d'autres qui l'occultent pourtant. Spécialisées dans les « obscurs » des années 1950, les éditions La Thébaïde font leur juste part pour dépoussiérer la figure de Pierre Bost, témoin critique éclairé du cinéma de toujours à travers le cinéma des années 1930. Elles y parviennent.

Le choc ressemble à celui du spectateur de ma génération quand il découvre des

vertus à la gaudriole des films de Gilles Carle. Pourquoi? Parce que Rock et Belles Oreilles l'avait mémorablement ratatiné dans l'image d'un monocle libidineux sans talent, image qui avait fini par prévaloir au point de priver les films de Carle de la bonne foi avec laquelle cette génération de spectateurs aurait pu l'accueillir, si elle n'avait pas été entraînée à ne voir en lui et ses films qu'un objet de dérision: « T'as une vraie gueule de cinéma toi hein! Déshabille-toi... Parce que la caméra, c'est comme un pénis... »

François Truffaut a fait le même coup à Pierre Bost (et son partenaire Jean Aurenche) dans son texte polémique et fondateur, *Contre une certaine tendance du cinéma français*, en faisant de ce tandem de scénaristes la tête de Turc de tout ce contre quoi la Nouvelle Vague allait se dresser pour faire du cinéma. Bertrand Tavernier se sera efforcé de sortir le tandem maudit des poubelles de l'histoire en l'invitant à dialoguer certains de ses films comme *L'Horloger de Saint-Paul*, *Coup de torchon* et *Le Juge et l'Assassin*. Ce n'est pas un hasard s'il préface ce livre avec une connaissance avisée, une défense du métier qui donne envie d'engager la lecture.

Le choix de textes et l'édition ont été faits avec soin; les notes en fin d'articles fournissent des éléments de contexte et lient la critique reproduite à d'autres critiques (citées en fragments) de Bost, creusant sa réflexion. *A priori*, les 81 textes réunis ici participent d'une production journalistique plus étendue et caractéristique des quotidiens: l'écriture est rapide et au départ, la critique en est une de sentiment et de réaction spontanée qui donne ensuite l'élan à la réflexion. C'est dans cette spontanéité que se trouvent des perles (au bon sens du terme). Ce qui surprend, c'est qu'en traitant de films que l'on ignore souvent, le regard de Bost paraît s'adresser au cinéma d'aujourd'hui. Les derniers films de la semaine se laissent concerner par ses jugements. « [Dans *Verdun*], Léon Poirier [a cru] devoir introduire des "personnages" dans son film.

[Or, ils] ne sont pas mêlés à une intrigue véritable, mais [interviennent] parfois dans le film, et chaque fois détournent un peu l'intérêt. » On pense à *Dunkirk*, cet autre film de guerre construit sur le même principe. De *Scarface* (Howard Hawks, 1932), Bost dit: « il naît de ce sinistre tableau de mœurs [violentes dans le cinéma de gangster américain] une impression de stupidité et d'incohérence » que constatent toujours non seulement les films de Scorsese, De Palma ou Tarantino, mais les actualités américaines quotidiennes. Ailleurs, Bost parle de l'appauvrissement que les doublages mal faits font subir à un film, commente l'arrivée de la couleur (maladroite, mais qu'il prévoit bientôt aussi indispensable que le son), déplore les nivellements qui méprisent l'intelligence d'un public (qui en redemande pourtant) ou compare le bon mélodrame au mauvais, celui qui vous arrache les larmes comme on arrache une dent: bonjour Lars von Trier! Rares sont les textes qui ne comportent pas ce genre d'éclairs assez forts pour déceler des qualités ou des défauts bien présents dans le répertoire personnel du lecteur de n'importe quelle génération: il suffirait de changer les titres et le tour serait joué.

Il s'agit du cinéma en général que les critiques de Bost interpellent et rejoignent avec une vigueur à donner honte à certains folliculaires, on ne nommera personne. La sensibilité est là et l'on s'y est assez reconnu pour que, quitte à commettre une bavure professionnelle (faute avouée est à moitié pardonnée), notre lecture de *La Matière d'un grand art* se poursuit à l'heure de déposer ce texte, convaincu que la suite sera à l'avenant: l'exemple, dirait Godard, d'une pratique qui ne consiste pas à allonger juste des phrases, mais des phrases justes. Aucun doute là-dessus. **EB**